

Enzo MORRO

DEUXIÈME CHANCE

Roman

*À Hélène pour sa patience.
Joyeux anniversaire.*

*À Audrey Le Leuch, correctrice.
Pour ses précieux conseils.*

© Enzo MORRO. 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dépôt SGDL : 16/05/2023

COUVERTURE

Conception graphique : ebook-creation.fr

Crédit photo de couverture : Depositphotos – 403 971 758 XL

Crédit photo 4^e de couverture : Studio Colas Declerc – 13 012

Edition : Enzo Morro – Marseille

Dépôt légal : Juillet 2023

ISBN 979-10-424-0744-5

SOMMAIRE

SOMMAIRE.....	5
I. DÉCOUVERTE.....	7
II. LA RENCONTRE.....	17
III. L'ABSENCE.....	33
IV. LA GUERRE.....	53
V. UNE VIE DE SOUFFRANCE.....	73
VI. LA SÉPARATION.....	87
VII. UN DRAME PEUT EN CACHER UN AUTRE.....	95
VIII. À LA CROISÉE DES CHEMINS.....	109
IX. UN BONHEUR EN PARTAGE.....	125
X. DES LIENS SE TISSENT.....	137
XI. RÉVÉLATIONS.....	153
XII. INCLINATIONS.....	169
XIII. LA HAINE.....	183
XIV. LA JUSTICE.....	191
XV. RÉPERCUSSIONS.....	201
XVI. LES VÉRITÉS.....	211
XVII. MÉTAMORPHOSE.....	219

I. DÉCOUVERTE

Toulon, vieille ville. Été 2018.

Par un après-midi de juillet, à l'ombre des immeubles, la ruelle s'anime. Un promeneur s'attarde, maintient contre lui, une sacoche en bandoulière. Au milieu des touristes et marins en go-guette, il flâne au cœur du centre historique.

Léo, en costume de lin, et tempes rasées, s'arrête devant la vitrine ; il ralentit, recule, hésite : sa barbe, le démange et couvre à peine une balafre sous le menton. La chaleur devient étouffante entre les immeubles.

Au Mali, où il stationnait depuis deux mois, l'humidité s'installait plutôt la nuit.

Ce militaire, en permission, en profite pour déambuler. Malgré le brouhaha qui l'entoure, il avance, nonchalant, sans but. Enfin, il s'immobilise : face à lui, des mannequins grandeur nature, sans pudeur, exposent leurs dessous. La vitrine l'attire comme un aimant. Le nez sur les articles, il constate l'absence d'étiquettes. Hésitant, il finit par entrer.

Dans le magasin ; les silhouettes figées, aux orbites vides, et à moitié nues, s'exhibent. Des soutiens-gorge en lanières se ré-vèlent sous les caracos de satin. Entre les cuisses, baignées d'une douce clarté, apparaît un string noir fendu, bordé de perles. Sur les présentoirs, des bustiers côtoient les escarpins dorés. Une vendeuse l'accoste ; le client murmure la tête basse :

— Je réfléchis.

Il ferma ses paupières. Le matin même, il percevait la voix de Claire, sa femme. Une dispute éclatait dans leur villa située dans la banlieue de Valence.

À chaque permission, elle lui servait le même refrain :

— Chéri, tu m'écoutes ! Regarde-moi ! Fais preuve de courage ! Assume tes responsabilités !

— Mmm...

— Séquestré par des rebelles, pendant un mois, tu repars dans la gueule du loup.

— Claire, j'ai signé un contrat avec l'armée.

— Tes cauchemars, tes frayeurs. Qui gère tes problèmes ? Moi ! Qui t'attend en pensant au pire ?

— As-tu une solution ? Moi, je n'en ai pas dans l'immédiat.

— Démissionne ! Tu as l'âge requis pour faire valoir tes droits à la retraite.

Alors, il attrapa sa valise à roulettes, son porte-documents : déposa un baiser sur le front de sa femme, épousée en 2011.

Dans une colère masquée, elle évita ses lèvres, et claqua la porte, derrière lui.

— Va-t'en, va retrouver tes potes dans le désert, cria-t-elle en pleurant

Perturbé, il s'éclipsa sans se retourner. Désormais, le passager, assis en première classe, se relaxait dans le TGV, qui filait vers Toulon.

— Monsieur, vous m'entendez !

Surpris, il s'extrait du conflit familial. Avec ses cheveux courts, son ensemble à la coupe masculine, la belle se déhanche sur talons hauts...

— Je suis une cliente fidèle. Je remplace la conseillère, en pause. D'accord ?

— Pourquoi pas ?

— Alex. Et, vous ?

Étonné par tant d'aplomb, il précise :

— Léo Delasalle, capitaine dans l'infanterie.

Elle blêmit. Les sourcils froncés, les lèvres pincées, elle l'invite à la suivre.

La démarche assurée, Alex déambule dans la boutique. Léo, la quarantaine, a oublié la jeune fille, qu'il fréquentait, vingt et un ans auparavant.

Dans un camp de vacances à Porto-Vecchio, Alexia, 20 ans et Léo, 19 ans, ont vécu un amour tendre ; leur séparation fut dramatique.

Docile, le capitaine se remet entre les mains, de cette âme charitable. Sous les néons rosés, Alex, insiste sur les requêtes du genre : quelle lettre de bonnets pour votre femme ? Et, son tour de taille. Devant l'hésitation chronique de Léo, Alex s'agace. Soudain, elle le fixe droit dans les yeux :

— Regardez-moi : comparez avec votre dame.

Après la prise de mensurations, elle lui conseille de la lingerie. Puis, le sourire aux lèvres, le capitaine déclare ses emplettes à la caisse. Dans un au revoir souriant, un sachet dans la main, il sort et accoste le passage goudronné, sous la canicule.

La « remplaçante » ferme la porte, avance vers la vendeuse titulaire. Content de ses achats, Léo marche en direction d'une fontaine, située à une centaine de mètres. Déserté par les badauds, l'endroit a retrouvé son calme. Deux individus interpellent Léo :

— Bonjour, on cherche la rue Marengo.

Surpris, il répond :

— Je ne suis pas de Toulon.

Le plus âgé des deux ouvre grand les yeux, étend les bras, propose son accolade.

— C'est toi ! Michel ! Crénom de Dieu !

Étonné, Léo, réplique par la négative, desserre son étreinte, et repousse l'homme. Soudain, le plus jeune, menace Léo, avec un couteau !

— Pose tes sacs ! Donne ton portefeuille.

Effrayé, il essaie de se défendre contre les deux gaillards. L'un des costauds le bouscule, tire sa besace : dans un mouvement incontrôlé, le capitaine s'affale contre la fontaine.

Il tente de se relever sans succès. L'eau éclaboussée rend la surface de la pierre glissante.

Au loin, des cris de femme en colère s'invitent dans la rue. Surgie de nulle part, Alex, en talons aiguilles, accourt à grandes enjambées. Elle effectue des moulinets d'envergure, avec un sac en cuir.

Elle hurle : « Arrêtez. »

L'un des assaillants lui barre le chemin, agite une lame à double tranchant : tant pis pour lui. Elle bloque le poignet du voyou : pivote. Il hurle de douleur. Son compère, moins courageux, tâche de fuir.

Adossé au pied du bassin, Léo empoigne la cheville du second vaurien, et tente de le retenir dans son élan. Alex se transforme en amazone, avec une audace exemplaire : elle pousse l'agresseur, qui bascule les yeux au ciel. Puis, Alex le frappe durement aux mollets, avec ses talons, récupère le long couteau à manche de corne. Étendu sur le bitume, le voleur respire avec difficulté.

Le complice du malfrat jette la sacoche du capitaine, et s'échappe en zigzaguant. Léo, assis sur le sol, fixe ses mocassins. Il paraît choqué, et semble étranger à son propre sort.

À présent, le plus âgé des attaquants se lève en titubant, s'éloigne en proférant des injures. Léo, enfin, se remet sur pied.

— Comment allez-vous ? demande Alex.

— Mon épaule. Ça me brûle.

Il vacille ; un commerçant qui assiste à la scène apporte une chaise. Maintenant, des badauds se rassemblent ; murmurent des phrases assassines.

— Toujours pareil. Ils bravent la loi. Et, la police, que fait-elle ? Jamais là au bon moment.

Un homme au ventre proéminent approche.

— Buvez, insiste le bijoutier, un verre d'eau à la main.

Choqué, à demi éveillé, Léo avale le précieux liquide par petites gorgées. Une personne âgée, parmi les curieux, interpelle la gagnante du pugilat :

— Madame, vous les avez laissés filer. Pourquoi ?

Alex, le regard courroucé, rétorque :

— Au poste, on les met à l'ombre. Le lendemain, ils sortent libres. Excusez-moi, mais la justice attendra.

Puis, elle s'adresse au blessé, debout. Calé contre le rebord de la fontaine, aux nombreux jets d'eau, il hésite.

— Alors ? Monsieur Delasalle, comment vous sentez-vous ?

Mal en point, Léo se lève en prenant appui sur la margelle.

— Madame, acceptez ma gratitude.

Il s'incline : exécute un baise-main. Étonnée, elle réplique :

— Maître Tran, avocate au barreau de Nice.

— Je vous croyais commerciale.

— Je vous supposais téméraire.

Le bijoutier mal à l'aise saisit la chaise, regagne sa joaillerie. Les badauds se dispersent, commentent l'agression.

— Vous devriez déposer plainte. Pour le principe, insiste Alex.

Léo s'approche, l'embrasse sur la joue, puis l'informe :

— Je vous invite ce soir. Venez, s'il vous plaît. Je danse au « Macumba ». Sa phrase, chargée d'allusions, lui permet d'adresser un sourire malicieux. L'avocate demeure indifférente à son appel du pied. Léo agrippe son précieux sachet ; en hélant un taxi, il indique sa destination :

— Porte Malbousquet, merci.

Sa veste tachée, enjolivée d'un accroc, constitue la preuve d'un après-midi agité. À l'instant où Léo entre dans l'enceinte militaire, ses projets reprennent le dessus.

Simultanément, Alex monte dans son cabriolet stationné dans une rue adjacente. Elle couvre sa tête d'un foulard, ajuste ses lunettes foncées.

À la sortie de Toulon, sur la route du littoral, elle branche la radio, appuie sur la pédale pour atteindre Le Lavandou. Grisée par la vitesse, elle côtoie à présent, les Salins d'Hyères, ralentit aux abords d'un rond-point ; accélère, décélère, remets les gaz ; s'engage sur les pentes du Carafaton.

La colline surplombe la rade, et procure un panorama sur la Méditerranée. Arrivée au but de son voyage, elle aperçoit la propriété de son amie. Alex dépasse le portail, pénètre sur l'allée. D'un blocage de frein puissant, les pneus éjectent des gravillons. Un coup de klaxon plus tard, elle se dirige d'un pas assuré vers l'entrée de la villa aux façades en pierres de taille... Le domaine des Calvi, aménagées en restanques, bénéficie d'une vue imprenable. En cette fin d'après-midi, Alex, belle, conquérante, s'approche du perron. La demeure s'expose sous la chaleur et le chant strident des cigales. Rénovée par Mauricio Santoni, le père de Marion, cette bâtisse dispose d'un étage.

L'invitée pose ses paquets, sonne : sans résultat.

— Marion ! Ouvre-moi.

Dans l'encoignure de la porte surgit une grand-mère, menue, l'œil pétillant de malice.

— Elle discute avec ses abeilles.

Alex recula d'un pas, souleva ses lunettes fumées.

— Merci, Carla.

— Bientôt, je partirai dans un établissement de retraite.

Surprise, Alex ne commente pas l'information. Autour de la piscine, empli d'une eau limpide, Emilio, le jardinier, ratisse la pelouse. Foulant un gazon digne d'un parc anglais, Alex se dirige vers les boîtes à miel. Marion, la tête couverte d'un chapeau protégé par un filet, ouvre un essaim, en extrait un cadre. Un liquide ambré semble figé à sa surface. Elle ordonne à son amie de se tenir à bonne distance...

— Encore avec tes bestioles, remarque Alex.

— Avec vingt ruches, je gère...

— Je n'ai pas aperçu ton fils.

— Thomas apprend à naviguer sur un « Vaurien ».
— Et ton père ? Toujours à Sainte-Anne ? rappelle Alex.
— Il passe sa vie à opérer des blessés.
— Ta mère veut s'installer dans un établissement spécialisé.
— J'ai relevé un dépliant sur sa table de nuit, confirme Marion.

— En avez-vous discuté ?

— Non. Elle a des idées bizarres, parfois.

Engoncée dans sa combinaison, Marion se dirige d'un pied agile, vers la cabane, devenue atelier.

En soulevant son couvre-chef, elle laisse glisser sa protection vers le sol. Puis, Marion se jette dans les bras de son amie. Des pots ornent les étagères ; la centrifugeuse occupe une grande partie de l'espace. Quelques échanges sur leur santé respective, et les voilà en chemin vers la maison. Le ciel d'un bleu azur, éclairé par un soleil rougeoyant, encourage les sorties au grand air. En passant devant la voiture décapotable, Marion s'exclame :

— Encore un nouveau bolide.

— Avec la marque, Alfa Roméo, et moi, c'est une histoire sans fin, confirme Alex.

Ensuite, les amies se réunissent, dans le séjour, où le plafond exhibe des poutres apparentes. Marion déploie une nappe sur la grande table et se dirige dans la cuisine.

— Tu as soif.

— Assoiffée, déclare Alex.

Autour d'un verre, et d'une carafe, Marion entame un monologue.

— J'aimerais me changer les idées.

Alex étale maintenant les cadeaux de luxe. Le choix s'annonce difficile pour Marion.

Les robes à paillettes et chaussures à talons hauts voués à danser en discothèque brillent de mille feux. Un gros colis est réservé pour Thomas.

Quant à Emilio, le fidèle serviteur, il recevra un boîtier de grande marque. Bientôt retraité, il a déjà monté son dossier, avec l'aide de Mauricio.

Marion saisit un mouchoir dans sa poche : essuie une larme suspendue au coin de l'œil.

Elle se souvient d'épisodes cruels. En 2014, Ange Calvi, son mari bien-aimé, disparaissait en mer... Alex, ne supporte pas son état d'âme.

— Tu dois exister. Ton petit garçon t'adore. Tes parents t'affectionnent...

Un silence, augmenté par la chaleur ambiante, se fracture au son d'une musique en provenance du salon. Au loin, des cigales troublent les réflexions d'Alex.

— Je t'invite au Parad'In Love. Mais, par pitié, mets de la fraîcheur.

— La clim, oui ! Le dancing LGBT, non ! réplique Marion.

Alex, notable et lesbienne assumée, ronge son frein, les mains posées sur la table. De rage, elle raye les carreaux en terre cuite, sous ses talons métalliques.

— Je suis mon instinct. Alors, on va s'éclater au « Macumba », décide Marion.

Contrariée, son amie s'accoude sur le plateau en chêne massif, le visage entre ses poings fermés.

— Mais tu nous envoies au bal des croulants, remarque Alex, dans une expiration.

— Tu exagères, Alex. Avec tes 41 balais, moi, dans les 35, on flirte avec la date de péremption.

L'afflux d'air frais, propulsé par la clim, touche les esprits échauffés, détend l'atmosphère. Maintenant, elles essaient les vêtements choisis. Simultanément, la mère de Marion, discrète, parvient de la cuisine.

— On vous entend jusqu'au grenier...

Soudain, la porte d'entrée s'entrebâille avec fracas. Emilio arrive de la plage en compagnie de Thomas.

— Tatie Alex.

— Thomas : comme tu as grandi.

— J'ai huit ans. Tu m'apportes une surprise.

Elle porte à bout de bras, un gros paquet enveloppé d'un papier étoilé.

— Dis-moi Tatie, je peux l'ouvrir.

II. LA RENCONTRE

Thomas déchire l'emballage ; sous le couvercle apparaît un objet écarlate : l'agrippe, puis exhibe comme un trophée, l'énorme camion de pompier.

Surpris, l'enfant s'élançe vers Alex, qui manque de trébucher. Le rejeton de sept ans l'embrasse, la serre contre lui. Carla et Marion, émues, essuient une larme.

— Emilio, acceptez ce cadeau, ordonne Alex. Il vous accompagnera en retraite.

Puis, elle affirme à Thomas :

— Les lances à incendie projettent de l'eau.

— Mon gâteau ? s'écrie l'enfant.

Les trois femmes sourient, lorsqu'il fonce à la cuisine.

— Alex, vous m'avez oubliée, s'exclame Carla.

— Mais non, ce paquet vous est destiné.

Le papier déchiré, la mamie découvre un chemisier d'été, de grande marque.

— Je peux l'essayer sur-le-champ, déclare-t-elle, émerveillée.

Emilio, interpelle Alex :

— Merci, pour la montre, Maître. C'est trop.

— C'est une avance, sur votre départ en retraite.

Marion, gênée, observe le poignet d'Emilio.

— À la nuit tombée, on file à Toulon, marmonne Alex.

— Toujours, d'accord, pour le « Macumba » ? Je te suis avec ma voiture, confirme son amie.

Le soir, à 23 heures, le night-club entrouvre son portillon. Des habitués s'installent en quête d'improbables rencontres ; ils occupent les guéridons, autour d'un verre. Une musique languoureuse s'échappe en arrière-salle. Un clair-obscur savamment dosé excite les imaginations débridées.

Les faux célibataires, aux alliances subtilisées, s'encanaillent le temps d'une nuit. Des danseurs professionnels, embauchés au cachet, scrutent les dames isolées devant leur cocktail. L'heure des ténèbres incite aux invitations.

Couples hétéros, homos, qu'importe ! Profiter de l'instant présent, se sentir vivant, avant que l'âge avancé ne rattrape ce petit monde. En vase clos, une véritable communauté se forme dans l'espace dédié. De temps à autre, déçues, des femmes d'âge mûr s'en retournent dès l'aube, encore plus esseulées. Devenus aigris, par la solitude, ils survivent dans l'espoir de trouver l'âme sœur.

Qu'importe la durée du bonheur saisi ! Quelquefois, au détour d'une rencontre fugace, cette sensation d'espérance transforme un quotidien, morne et sans joie, de personnes frustrées par la vie.

Après un coup d'œil circulaire, la gérante du dancing, mince, à la coiffure permanentée, aborde Léo, un habitué accoudé au zinc. Le militaire en civil, esquisse une grimace.

Elle se presse contre lui, se pâme, sous un éclairage tamisé. Devant eux, au-dessus des bouteilles alignées, les portraits sépia rendent hommage aux vedettes d'après-guerre. La patronne, montée sur un tabouret, réclame un whisky. Le visage renfrogné de Léo, et sa vue dirigée vers le parquet laissent présager une réaction hostile.

— Cap'taine, tu es venu seul ou accompagné.

Agacé, il repousse d'un geste, la main tendue, puis saisit un verre en impulsant un mouvement circulaire aux glaçons.

— Comment vont tes passions, Léo ?

— Tu perds ton temps !

— Hé ! Regarde-moi !

— Tu m'importunes.

— Ah ! Ça, alors...

— Marianne, ma femme veut divorcer.

Léo boit cul sec. Ensuite, il invite le barman, à lui servir un autre whisky ; il dessine une vague avec le plat de ses doigts... Le consommateur taciturne semble absent ; lorsqu'il sirote son alcool, ses pensées coulent au fond du liquide ambré. Des éclats de rire emplissent l'espace. Au cours de retrouvailles organisées, des relations se frappent dans le dos.

Marianne, insiste, désire tout savoir.

— On repart au Mali, chuchote le guerrier.

La patronne comprend la situation, veut casser le cercle vicieux d'une dépression annoncée. Elle délaisse son hôte, s'enfonce vers les tables, près des fenêtres aux rideaux tirés. En grande discussion avec deux clientes, la gérante finit par réapparaître en compagnie d'Alex. Les lèvres pincées, le sourire oublié, elle dévisage, Léo, assis sur un tabouret.

— Léo, voici Alex ! déclare Marianne.

— Alex, mon ange gardien ! Ça alors, tu es venue.

La tenancière, bouche grande ouverte, et les traits de sourcils en haut du front, s'estime tout à coup inutile... Le dos raide, elle s'éloigne à petits pas, puis salue d'autres habitués, qui poussent la porte du night-club. Le militaire, embarrassé, se tait. Soudain, sans invitation, une créature aux cheveux d'or se dresse entre eux. Elle s'appuie au comptoir, un verre dans la main. Sa robe fleurie, en mousseline, laisse deviner ses formes généreuses. Sa coiffure aux reflets dorés s'impose sur un visage aux yeux clairs. Sans modestie, ses paroles claquent, dans une colère retenue :

— Alex, je t'attends pour danser.

Les mâchoires crispées et la vue au plafond, son amie déclare :

— Marion, voici Léo.

Bientôt, le capitaine décrit sa mésaventure ; souligne le courage de l'avocate : capable d'affronter deux truands armés de couteaux. Elle lui a sauvé la vie.

Autour d'une table, Léo commande une bouteille de champagne. Alex, devenue silencieuse, affiche un sourire poli. Marion et Léo échangent des banalités. Délaissée, l'héroïne du jour se tient en retrait, présente un visage cireux, au regard blasé.

La conversation se déroule autour d'un jeu de questions-réponses. Tout à coup, l'air de « Bésame Mucho » résonne en fond de salle. Ce boléro des années quarante remporte un certain succès auprès des amateurs de chorégraphie.

Marion, patiente, attend l'instant propice. Léo lui tend la main, et l'attire sur la piste en bois lustré. Déjà, les duos enlacés amorcent leurs premiers pas. La cavalière s'angoisse ; elle n'a pas dansé depuis quatre ans. Le capitaine en profite pour retenir sa proie ; sûr de lui, il se déplace à la perfection. Après un paso doble, Marion s'efforce de le repousser, en vain.

Un tango argentin exalte la clientèle. Troublée, elle cède au son du bandonéon, s'abandonne aux doux vertiges de l'alcool.

« Qu'importe le flacon, pourvu que l'on ait l'ivresse », citait Alfred de Musset.

Le partenaire s'écarte de sa conquête. Tel, un étendard contre le vent, conscient de son charme, il exécute une figure risquée. Captivée, la danseuse se transforme en une créature adoucie, qui aborde les prémices de l'amour. Une renaissance, une autre histoire, une page se tourne ; elle, qui se morfond dans une existence sans compagnon, découvre la flamme du désir. Ses sorties, isolées, n'avaient pas apporté jusqu'à présent, un souffle d'espoir.

Elle ne croyait plus à la rencontre fortuite, celle qui vous ouvre les bras, vous insuffle la vie, vous bascule dans un avenir de promesses.

Tout à coup, Marion, constate qu'ils occupent l'espace de danse. Les couples s'éloignent de la piste, assistent à leur jeu, des corps enlacés ; assis, ou debout, les bras croisés, les clients contemplent la représentation ; celle, aperçue dans les concours. Elle, en robe aux motifs champêtres, et Léo, en costume de lin, assurent le spectacle. Voilà, une demi-heure qu'ils accaparent l'aire de chorégraphie.

Enfin, ils rejoignent leur table. La copine a disparu, évaporée dans les ténèbres. Tant pis pour elle. Sous ses paupières mi-closes, on discerne dans les pupilles, de Marion, une admiration sans bornes. Une question brûle ses lèvres :

— Tu es marié.

Surpris, il bredouille :

— Euh. Oui, non. On va se séparer.

— Alex m'a fait part de tes achats, dans la boutique de luxe.

— Affirmatif. J'ai réfléchi. Alors, je n'envoie plus ce colis.

— Tu vas divorcer, suggère Marion.

— Peut-être ; la situation reste délicate.

— Parce que tu ne m'avais pas rencontré...

Encouragé, il trinque à sa conquête.

Une bouffée de chaleur s'empare du visage de la cavalière. Un désir incontrôlable transcende son bas-ventre : les veines sur son cou sursautent sous la peau.

— On va au mont Faron, dans ma voiture, propose la femme.

— Affirmatif.

Lorsqu'ils embarquent dans les ténèbres, une berline les suit à distance. La conductrice s'élance sur les pentes. Les virages en lacets s'enchaînent. Le passager, silencieux, cède au concerto de Bach.

Un quart d'heure plus tard, le véhicule s'arrête sur une aire de stationnement. Marion, entraîne son hôte, afin d'admirer la rade.

Près d'une balustrade, une vue d'exception se dévoile. Dans l'obscurité, des éclats multicolores définissent la côte. Des

couples déjà présents sur l'esplanade s'initient aux mystères du désir.

— Sais-tu que tu ressembles à un acteur de cinéma ?

— Je crois qu'il est plus beau que moi.

— Tu te trompes ! Tu as sa carrure, ses traits du visage et son sourire.

— Mais, j'ai la barbe en plus, affirme Léo.

Marion, soudain, tente de l'embrasser.

— Ne vous gênez pas pour moi !

Une voix enveloppée d'une sourde colère trouble la quiétude ambiante. L'ombre fantomatique surgit dans la lueur des lampadaires. Les femmes se toisent sous la lumière blafarde.

Léo, figé, annonce dans un langage impersonnel :

— Marion, voici Claire, mon épouse. Léo serre ses poings ; ses doigts émettent un craquement sinistre. Tu m'as suivi. Regarde-moi ! crie le militaire.

Un non-dit embarrassé s'installe.

— Reste calme ! Je retourne à Valence, pour saisir la justice, assure Claire.

— Je peux t'expliquer la situation, suggère Léo.

— N'insiste pas, j'ai tout compris, capitaine.

— Réfléchis bien aux conséquences.

— Allez, vous faire pendre ailleurs. Tous les deux.

Sur ce, elle pivote sur ses talons, s'évanouit derrière un bosquet. Marion et Léo, stupéfaits, s'interrogent.

Au loin, on imagine le démarrage d'une grosse cylindrée. Le fantassin marche de long en large, en vociférant. Discrète, Marion admire les navires plongés dans une brume naissante.

— Elle t'aime.

Il rompt la pause :

— Tu me raccompagnes devant la base... Sais-tu où se trouve la porte principale de l'Arsenal ?

— Bien sûr, je connais Toulon...

Sur le chemin du retour, Bach a plié son pupitre. De phrases anodines, en atmosphère glaciale, des images s'accrochent en boucle aux pensées ressassées. Chacun médite dans son coin ; quel avenir, quels drames pourraient advenir ? Avec des « si », les réponses s'accumulent, s'enchevêtrent, telle une pelote ; chaque fil, chaque couleur, semble ténu, fragile. La passagère rompt le silence :

— Que veut ta femme ?

— Que je quitte l'armée.

— Où est ta caserne ?

— 1^{er} régiment de Spahis, Valence.

Ils descendent de voiture, face à l'imposante entrée de la base maritime ; embellie par quatre colonnes sous le feu des projecteurs, malheur à ceux qui oseraient défier l'autorité de l'amiralité... De nuit, gardée par des fusiliers marins, elle s'apparente à un tunnel, un gouffre vers un autre monde.

— Tu vas m'oublier, déclare Marion.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Je crains la guerre, la séparation.

Tout à coup, il la serre contre lui.

— Je t'emporte avec moi, dans le désert...

Triste, fier, le capitaine se dirige vers les plantons ; ils le saluent, rigides, présentent leurs armes.

Maintenant, le militaire s'enfonce dans l'ombre de l'enceinte maritime. Les façades d'anciens bâtiments, faiblement éclairés, surplombent les rues vides, projettent leurs ombres inquiétantes de solitude. Au loin, sur des navires endormis, des fusiliers marins en surveillent l'accès.

L'impression procurée par ces navires imposants reste trompeuse ; dans le poste d'équipage, de jeunes matelots sommeillent sur leurs lits, superposés.

Ils rêvent de voyages aux pays exotiques, très loin de leurs banlieues grisâtres ; ils accostent dans des ports lointains : New York, Amsterdam, Londres, Porto Alegre, Montevideo. Ren-